Dans cette fin de strophe, le signe de race se trahit. Car si le propre de l'esprit lyonnais est de pousser jusqu'à l'extrême l'amour du sol natal, il se prend, après avoir donné libre cours à ses aveux, d'une subite pudeur et cherche assez souvent à se faire pardonner ce qu'il est le premier à qualifier d'engouement.

C'est que nous restons, non seulement dans l'expression de notre patriotisme, mais en toutes choses, des timides, et, travers ou qualité, cette retenue native fait que nos œuvres ont d'ordinaire quelque chose d'hésitant et d'inachevé. Aucun de nos penseurs, écrivains, artistes ou savants — ils sont pourtant nombreux — n'eut de ces élans puissants et soutenus qui mettent un homme hors de pair et lui assurent une place aux confins de la gloire humaine.

Il en est, au surplus, de l'action collective comme de l'action individuelle. Tout projet passe, chez nous, par une période de tâtonnements dont la longueur équivaut souvent à un abandon ; lorsqu'un plan se réalise, il est rare qu'on n'en sacrifie pas quelque point important ; nulle part la dernière main ne se fait plus longtemps désirer, et, après cinq siècles écoulés, les tours de la Primatiale attendent encore leur couronnement.

Pierre Dupont reflète bien ce côté du caractère lyonnais. Parfois, dans ses chansons, l'idée s'attarde à chercher le mot qui doit la traduire ; parfois, après avoir fourni une envolée brillante, la strophe retombe piteusement, ou bien encore la pièce finit, sans que l'auteur paraisse avoir achevé sa pensée.

Ces hésitations et ces chutes se retrouvent dans la partie musicale de l'œuvre. Admirablement adapté aux paroles, le rythme a des indécisions qui, sous une apparence de simplicité, rendent les chants de Pierre Dupont d'une exécution